

phénomènes culturels uniquement en fonction du positionnement social des publics qui les constituent.

Adeline Clerc

CREM, université Nancy 2
adelineclerc@yahoo.fr

Sylvie FREYERMUTH, dir., *Le registre sapiental. Le livre de la sagesse ou les visages de Protée.*

Bern/Berlin/Bruxelles/Frankfurt am Main/New York, Oxford, Wien, P. Lang, coll. Recherches en littérature et spiritualité, 2007, 424 p.

Même ceux pour qui les cours de littérature sont un peu lointains et vagues se souviennent au moins des registres comique et tragique qui distribuent le genre « théâtre ». Il leur serait difficile de se souvenir en revanche du registre sapiental, parce que tout simplement il n'est pas répertorié dans la liste canonique des registres. C'est le grand mérite du Centre de recherche Écritures (université Paul Verlaine-Metz), que d'avoir défriché la triple question du genre, du registre et du livre de sagesse. Ce volume réalisé par Sylvie Freyermuth représente une contribution tout à fait décisive et en rendre compte est un exercice redoutable, car un colloque, c'est un ensemble souvent disparate de communications diverses, qu'on appelle pompeusement des contributions, sur des auteurs dont parfois on ignore tout, dans une langue qui peut atteindre une vertigineuse technicité, et avec des perspectives d'une clarté variable.

Avec ses quelques vingt-sept universitaires d'horizons divers, celui-ci ne déroge pas aux canons du genre, transdisciplinarité comprise ! Ce qui importe dans un colloque, c'est moins le nombre des intervenants que les éléments un peu décisifs qui émergent, sur lesquels on peut s'appuyer pour avancer. Distinctions établies, définitions plus précises, lois tendancielles enfin déterminées, sinon de manière certaine, du moins en première approximation. Ici, le vœu initial exprimé est celui de sortir du « flou artistique » qui règne sur la question comme le souhaite Cécile Husserr, qui s'applique à elle-même ce qu'elle préconise, et qui distingue dans la Bible – modèle occidental du livre de la sagesse – les cinq livres qui appartiennent au registre, *Proverbes*, *Qohélet*, *Job*, *Siracide*, *Sagesse* (p. 18) : dégager quelques tendances majeures qu'on peut presque appeler des lois ; ouvrir une ligne de recherche nouvelle, par exemple sur les rapports entre sagesse, identité et culture, presque des invariants structurels ; analyser la portée politique ou sociale, les failles culturelles ; repérer les

modes de subversion ; et peut-être commencer à distinguer parole de sagesse et discours de sagesse. Sept chapitres distribuent cet ouvrage et constituent une rationalité que l'excellente introduction de Sylvie Freyermuth rend lumineuse et justifiée, même si ce classement est contestable : la « voix poétique » de Jeanne-Marie Baude, qui analyse la traduction des *Versets de la Sagesse* par Jean Grosjean, est digne de figurer parmi les contributions dites « exégétiques » de Massimo Leone et de Cécile Hussier qui analysent le texte biblique. La contribution de Marie Gil sur les discours sapientaux chez Péguy et Berbanos renvoie plutôt aux questions de la structure de communication de la sagesse, qui constitue à elle seule une ligne d'analyse, un peu incertaine. Mais avec ses limites, ce classement a le mérite de montrer toute l'ampleur de la question, à travers des contributions d'une grande diversité, y compris quant au point de vue défendu et aux positions qu'on peut entrevoir plus ou moins nettement.

À partir de là, on peut dégager trois grandes perspectives : d'abord les textes fondateurs qui impliquent une réflexion exégétique suivie des questions de la subversion de cette sagesse en quelque sorte fondatrice. L'inévitable développement historique qui va du Moyen Âge aux « écritures du XX^e siècle », qui signe la vitalité du registre, même si l'on perçoit un « dévoiement du tropisme » comme disent les linguistes, enfin un élargissement aux écritures d'ailleurs qui introduit un critère géographique. En linguiste, Sylvie Freyermuth pose le problème en termes clairs : existe-t-il des invariants formels du registre sapiental ? Sinon, existe-t-il des invariants structurels ou en tous les cas, des modes de régulation liés au genre discursif dans lequel il est actualisé ? Dans une contribution inaugurale, Massimo Leone pose le problème avec une rigueur conceptuelle qu'il faut saluer : si l'on parle de registre sapiental, cela signifie qu'on puisse parvenir à la « description stylistique, formelle ou même structurale d'un type de discours » (p. 3). Résumons. Le discours de sagesse s'incarne dans une grande variété de textes tout en présentant un noyau de caractéristiques que les linguistes appellent des « traits discursifs », qui permettent de reconnaître la présence du registre sapiental. Mais, alors que les registres comme le comique, le tragique et l'épique sont répertoriés par une tradition philosophique qu'on fait commencer avec Aristote, on ne dispose pas des mêmes points de repère avec le registre sapiental. C'est que « le livre de sagesse vient se mettre à l'ombre du sacré » comme le souligne fort justement Jean Sévry (p. 321), sans en voir peut-

être toute l'importance. En termes de recherche, la question est simple : construit-on un registre à partir d'un corpus de textes, ou construit-on d'abord une définition qu'on vérifie sur les textes ? (p. 3). Part-on des textes pour aboutir à une loi ou définit-on une loi qu'on vérifie ensuite à partir des textes ? Massimo Leone est cohérent : il cherche les invariants du registre sapiental ; il en trouve un, le temps, qu'il analyse à partir d'un corpus de deux textes : la Bible et les quatrains du poète persan Omar Khayyâm. Le propos n'est pas de reconstituer les filiations, mais de tester la portée anthropologique du discours sapiental occidental, fondé sur celui de la Bible, en le comparant avec la sagesse d'un texte qui se situe en dehors de cette tradition (p. 9). La construction du registre sapiental relève t-elle de la constitution d'un canon de références culturelles communes à l'Occident ou répond t-elle à des inquiétudes existentielles partagées par tous les êtres humains indépendamment de leur culture d'appartenance, et en particulier d'un sentiment tragique de l'existence, de la vie humaine, où Dieu se manifeste d'une manière imprévue, insondable, capricieuse et incontrôlable ? La question est d'importance car, dans un cas, on a une portée anthropologique et, dans l'autre, un relativisme. L'auteur aboutit à une thèse tout à fait convaincante ; il existerait deux niveaux de discours sapiental, en opposition : le discours prudentiel et le discours sceptique qui rejette la solution proposée par le discours prudentiel. Tous deux affrontent une même question, le sentiment tragique de l'existence. Mais le discours sceptique – sentiment tragique – ne trouve pas d'apaisement. C'est dire les limites du discours de sagesse qui ne guérit pas de la question de l'injustice, du mal et de la mort. Ce que relève avec pertinence Guilhem Labouret, dans une communication où il rappelle l'opposition drastique entre discours prophétique et discours de sagesse.

Lorsqu'ils ne cherchent pas les invariants, les linguistes cherchent des « traits discursifs ». Et d'ailleurs ils trouvent. La sagesse implique la vertu et l'intelligence, la morale et la connaissance. C'est à la connaissance que s'attache Marion Colas-Blaise dans une communication modestement intitulée « Discours sapiental à l'épreuve du littéraire : énonciation en acte et subversion ». Elle fait remarquer une chose au fond assez simple et que les philosophes savent depuis longtemps et disent plus patement : que la sagesse se distribue en sagesse spéculative et en sagesse pratique. Dans sa langue à elle, la sagesse-connaissance et la sagesse-compétence. L'une mobilise un savoir, l'autre une conduite. On retrouve presque le prudent et le sceptique. Plus

exactement, la connaissance du vrai et la pratique du bien, conformément à une tradition philosophique et morale qui, pour être un peu perdue de vue aujourd'hui n'en a pas moins eu le mérite d'exister. La conclusion est édifiante : « La visée persuasive du discours de sagesse est fonction non seulement du contenu référentiel mais de la disposition de l'énonciateur, de la manière de dire vrai/faire paraître vrai » (p. 85). En termes plus simples, la qualité du discours ne vaut que par la qualité de l'énonciateur ; trait que le discours de sagesse partage avec le témoignage. Le reste est un jargon de technicien qui vise essentiellement à montrer l'inanité du discours de sagesse sans avoir véritablement le courage de le dire clairement. En contrepois de cette analyse, il faut souligner le fort beau travail de Jeanne-Marie Clerc de l'université de Montpellier sur le journal d'Etty Hillesum et la « sagesse concentrationnaire », sagesse de l'espérance maintenue au cœur même du désespoir et de l'horreur. Leçon de courage et de foi, et qui sans doute rappelle qu'au cœur du registre sapiental, il n'y a pas seulement la connaissance, ou même la compétence, mais tout simplement une expérience, qui dans le cas de la jeune femme juive s'apparente à l'expérience mystique. La sagesse fleurit à l'ombre du sacré... mais aussi dans l'horreur elle-même, pour réintroduire l'absolu en l'homme, c'est-à-dire Dieu. Ce qui, converti en discours de technicien, pose la question de la détermination de la sagesse, et en particulier : « la détermination de ses sources », comme le souligne également Alice-Delphine Tang (p. 304). À partir d'un auteur africain, Were Were Linking, elle s'attache à la question de la transmission de ce donné paradoxal qui s'appelle la sagesse. Son axe est vertical, des ancêtres aux jeunes générations, elle implique l'expérience, et donc les années. Elle implique aussi une structure de communication, « des formes de la communication sapientale », formes qui ne dépendent pas uniquement des contraintes de la langue, mais de la culture.

La question du registre sapiental a un enjeu philosophique. À une sagesse universelle, communicable à tous les hommes parce qu'elle dit la tragédie de l'existence et y oppose une réponse d'acceptation – fût-elle sceptique – succéderait un déclassé du dit de sagesse et la disparition du modèle humaniste dans lequel elle s'enracinait. Mireille Dereu le montre à travers l'analyse de *Splendeurs et misères des courtisanes*. Cette sagesse se subvertit, « par dévoiement tropique », elle se dégrade en sentence, en dicton, en sagesse des nations, en farces même. Plusieurs communications attestent de ce dévoiement du tropisme.

Que peut-on établir de certain sur le registre sapiential ? Qu'il fleurit à l'ombre de la transcendance, mais dans un horizon humain terriblement immanent. Oui. Que des discours revendiquent l'expression d'une sagesse qui n'appartient pas à cette tradition ou à cet horizon. Oui. Que le discours de sagesse a une forme d'autorité. Oui. D'où la tire-t-il ? Ah... De l'énonciateur, de l'énonciation, ou des structures énonciatives qui débordent le cadre même de cette énonciation et qui confèrent au sage sa force et son statut ? De la manière dont l'énonciateur fait corps avec son énoncé, s'en distingue, le subvertit, le maîtrise et le manie ? Il n'échappe à personne que le registre sapiential a des spécificités qui ne sont pas seulement linguistiques. Allons au bout de cette idée. Quels invariants sont déterminants ? Les invariants formels – linguistiques –, ou les invariants structurels qui, à leur tour, déterminent les invariants formels ? Personne ne se prononce sur cette question. Certes, on aboutit à une définition : le registre sapiential, un « tropisme libre qui se joue entre savoir et sagesse, connaissance et action, singulier et général, universel et circonstanciel » (p. 385). Mais tantôt la parole de sagesse est défendue, tantôt elle est vilipendée parce que au service d'un pouvoir, d'une idéologie. Tantôt elle apparaît comme une parole hypocrite et molle, en particulier face à la parole prophétique, tantôt elle est un dit édulcoré. Qu'elle soit sceptique ou prudentielle, qu'elle vise la transmission d'un savoir existentiel ou d'une attitude générale devant l'existence, ce qui semble apparaître c'est que la parole de sagesse est une parole apaisée. Une « direction de conscience honteuse » comme le propose Mireille Dereu (p. 384) ? Pourquoi pas une direction de conscience tout court...

Marion Duvauchel

Lycée français d'Agadir, Maroc
marion.duvauchel@yahoo.fr

Nathalie HEINICH, *Faire voir. L'art à l'épreuve de ses médiations.*

Bruxelles, Éd. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2009, 224 p.

Nathalie Heinich propose un ouvrage qui décrit et analyse le rôle des intermédiaires du secteur public dans le domaine de la création en France. Sociologue, elle s'attèle à enquêter sur un aspect mal connu et dont le fonctionnement reste obscur : les circuits et les mécanismes de reconnaissance des œuvres et des artistes par les institutions muséales, le secteur public et l'État au sens large. L'ouvrage s'articule autour de la sociologie des organisations et des professions,

il parle aussi des passionnantes retranscriptions d'observations de commissions d'achat. L'objectif est de cerner au mieux les modes de prises de décision, le rôle de ces commissions, la nature des méthodes de travail et le statut des personnes impliquées. La problématique soulevée nécessite d'interroger les critères effectifs et sélectifs qui permettent de désigner les artistes bénéficiaires de commandes publiques, bourses, expositions et acquisitions.

Incisive, sans juger ou moraliser, Nathalie Heinich guide astucieusement le lecteur dans les méandres institutionnels, en prenant le temps de définir méthodiquement et progressivement toutes les clés d'analyse nécessaires à la pleine compréhension des situations. Elle n'omet pas de consacrer une grande partie de son écrit à expliciter la notion d'intermédiaire en alternant des cas précis et des analyses plus génériques. Conservateurs de musées, commissaires d'exposition, critiques d'art, enseignants, philosophes, juges, galeristes, commissaires-priseurs, restaurateurs, assureurs, médiateurs, hommes de loi sont ainsi étudiés, explicitant les modalités des professionnels contribuant à faire connaître les œuvres en les exposant, en les critiquant, en les qualifiant, en les évaluant. Ainsi ces intermédiaires spécialisés ont-ils le précieux pouvoir de proclamer « ce qui est de l'art ou non », « celui qui est un artiste ou non », et de décréter ce qui sera médiatisé et porté par la critique comme ce qui sera consciencieusement écarté par choix stratégique et stylistique. La liste des possibilités est longue et passée méticuleusement au crible. Décortiquée, elle laisse percevoir l'importance des difficultés spécifiques et variables des rouages foisonnants dans lesquels l'artiste est entraîné, en quête d'une potentielle reconnaissance vis-à-vis de l'influence considérable des professionnels plutôt que de ses pairs. On comprendra qu'il n'y a pas de recette miracle mais une succession de possibilités, de relations, de connivences, de rejets, de besoins, de quotas, d'influences et de décisions, peu ou prou discutables et distantes du terrain artistique lui-même. Associé à cette complexité, Nathalie Heinich révèle le manque de transparence du système qui tire sa puissance et son mode d'existence de cette opacité contestable. Pourtant, même si les calculs tactiques, mercantiles et subjectifs en sont la règle, subsiste toujours en filigrane l'idéal de promouvoir des réalisations artistiques, des concepts et des personnes marquant leur époque.

Dans la partie la plus captivante consacrée à l'analyse institutionnelle (pp. 95-193), on découvre à juste titre que « le soutien apporté à l'art contemporain par les différents organismes d'État a paradoxalement